# COMPÉTITION - La maladie d'un artiste peintre met son couple à rude épreuve... En mettant en scène un formidable duo d'acteurs, Leïla Bekhti et Damien Bonnard, le cinéaste belge Joachim Lafosse réussit un bel équilibre entre tension et émotion.

Beau titre, bon film. *Les Intranquilles,* de Joachim Lafosse, concourant sous pavillon belge, a clos la compétition, hier, sur le dernier amour impossible de Cannes 2021. Le réalisateur d'*À perdre la raison* (2012) et de *L'Économie du couple* (2016) revient sur le terrain de la famille confrontée à plus fort qu'elle – ici, la bipolarité – mais signe une mise en scène moins clinique qu'à l'accoutumée et réussit à ménager autant de tension que d'émotion. Il peut compter sur un duo d'acteurs formidables, Leïla Bekhti et, surtout, Damien Bonnard, franchement bluffant en artiste peintre maniaco-dépressif.

*Les Intranquilles* s'ouvre sur un tableau idyllique. Leïla, la mère, dort sur une petite plage déserte, tandis que Damien et leur fils Amine (Gabriel Merz Chammah, très juste) font des ronds dans l'eau. Le grain de sable ? Damien saute du bateau à moteur – *« Je rentre à la nage ! »* – et laisse le môme, d'à peine 8 ou 10 ans, regagner la crique seul à la barre... Habile, le scénario va progressivement multiplier les raisons de s'alarmer. Damien, en effet, n'est pas seulement énergique, fantasque et charmeur. Il est aussi en pleine phase maniaque, incapable de trouver le repos, et potentiellement dangereux.

Film « à sujet », *Les Intranquilles* trouve le ton juste en se focalisant sur le couple et l'enfant, sur leur amour mis à l'épreuve, laminé par la maladie. Lafosse les regarde au plus près, avec empathie, tant dans la joie d'un trajet en voiture où les parents, resplendissants, chantent du Lavilliers à pleins poumons, que dans l'angoisse et la honte d'un esclandre à l'école. D'abord diffuse, l'inquiétude devient obsédante. Jusqu'à prendre toute la place.